

Jean Renaud

Les dieux des Vikings

ÉDITIONS OUEST-FRANCE
13 rue du Breil, Rennes

Extrait de la publication

Dans la collection « De mémoire d'homme : l'histoire »

(dirigée par Lucien Bély) :

Ancêtres et terroirs (L. Elegoët)

Bagnards à Brest (P. Henwood)

Chantres et ménestrels à la cour de Bretagne (G. Lomenec'h)

La Civilisation celtique (C.-J. Guyonvarc'h et F. Le Roux)

Les Druides (C.-J. Guyonvarc'h et F. Le Roux)

Les Fêtes celtiques (C.-J. Guyonvarc'h et F. Le Roux)

La Grande Époque de la marine à voile (M. Acerra et J. Meyer)

La Rue au Moyen Âge (J.-P. Leguay)

Saint Jacques à Compostelle (J. Chocheyras)

Seigneurs et paysans bretons du Moyen Âge à la Révolution (J. Gallet)

La Société celtique (C.-J. Guyonvarc'h et F. Le Roux)

Les Vies de saints bretons (B. Merdrignac)

Les Vikings et les Celtes (J. Renaud)

Les Vikings et la Normandie (J. Renaud)

Du même auteur

Archipels norrois (Orcaïdes, Shetland, Hébrides dans le monde viking),

Kümmerle Verlag, Göppingen, 1988.

Les Vikings et la Normandie, Éditions Ouest-France, Rennes, 1989.

Vocabulaire danois, Éditions Ophrys, Gap, 1991.

Vocabulaire norvégien, Éditions Ophrys, Gap, 1992.

Les Vikings et les Celtes, Éditions Ouest-France, Rennes, 1992.

ISBN : 978-2-73-735174-7

© 1996, Édilarge S.A. – Éditions Ouest-France, Rennes

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Présenter les dieux des Vikings n'est pas une tâche facile, si cette présentation se veut, dans la mesure du possible, à la fois claire et détaillée.

Pour plus de simplicité, j'ai volontairement fait abstraction des grandes théories de l'histoire des religions, ainsi que de la polémique entre les « écoles » qui se sont attachées à étudier le paganisme nordique sous des angles parfois très différents. Je renvoie le lecteur désireux d'approfondir le sujet à des ouvrages tels que *Les Dieux des Germains* (1959), de Georges Dumézil, qui établit un certain nombre de parallèles entre la mythologie nordique et les anciennes religions indo-iraniennes, et distingue les trois « fonctions » (de souveraineté, de force et de fécondité) communes au domaine indo-européen ; *Structures de la mythologie nordique* (1972), de P. Renauld-Krantz, qui dissèque surtout la personnalité des deux plus grands dieux scandinaves, Odin et Thor ; ou *Yggdrasill. La religion des anciens Scandinaves* (1981), de Régis Boyer, qui fait une étude globale, diachronique et synchronique, du paganisme en Scandinavie entre l'âge du bronze et la christianisation.

Néanmoins, pour brosser un tableau assez complet du sujet, j'ai tenu à donner un grand nombre de détails et à citer systématiquement les sources d'où nous tirons notre connaissance des mythes et du culte.

L'inconvénient pour le lecteur est l'inévitable profusion de noms, dont j'ai préféré, en outre, garder la forme originale ; même ceux que nous francisons d'habitude : Odin, Thor, Balder, Valhalla, seront transcrits comme les autres, Óðinn, Þórr, Baldr, Valhöll.

Le tableau suivant (très simplifié) a donc pour but de faciliter la prononciation des mots pris à la langue norroise, celle que parlaient les Vikings.

Prononciation

Les voyelles :

	<i>prononciation ancienne (viking)</i>	<i>prononciation moderne</i>
á	â comme dans « pâte »	ao comme dans « Laos »
é	é comme dans « été »	ié comme dans « fié »
ó	o comme dans « pot »	ow comme l'anglais « know »
u	ou comme dans « roux »	u comme dans « rue »
ú	ou comme dans « moue »	ou comme dans « moue »
y	u comme dans « nu »	i comme dans « riz »
ý	u comme dans « dure »	i comme dans « mire »
æ	è comme dans « mère »	ail comme dans « bail »
œ	eu comme dans « creuse »	ail comme dans « bail »
ö (jadis écrit o)	o comme l'anglais « not »	eu comme dans « peur »
ø	eu comme dans « neuf »	eu comme dans « neuf »
au	aou comme dans « Raoul »	oy comme dans « oyez »
ei	eil comme dans « vermeil »	eil comme dans « vermeil »
ey	éu comme dans « réussi »	eil comme dans « vermeil »

Les autres voyelles se prononcent comme en français.

Les consonnes :

ð	th (sonore) comme l'anglais « th »
f	f comme dans « fou », à l'initiale ou suivi d'une consonne sourde v comme dans « vu », dans les autres cas
g	g comme dans « gare » y comme dans « yoga », devant i ou j
h	h (fortement expiré) comme l'anglais « how »
j	y comme dans « yoga »

p	p comme dans « pas » f comme dans « fou », devant s ou t
r	très fortement roulé la désinence -r, marque du nominatif singulier de certaines déclinaisons, se prononce avec une voyelle d'appui semblable à un u français (ex. : <i>fförðr</i>), que l'on écrit d'ailleurs en islandais moderne : -ur (<i>fförður</i>)
s	ss (sourd) comme dans « basse »
z	ts comme dans « tsar »
þ	th (sourd) comme l'anglais « thing »

Les autres consonnes se prononcent comme en français.
Dans la langue moderne, ll et rl se prononcent dl, rn se prononce dn.

L'accent tonique :

Tous les mots sont accentués sur la première syllabe. Pour les mots composés, un accent secondaire porte sur la première syllabe du second élément.

INTRODUCTION

Les anciens Scandinaves appelaient eux-mêmes *vikingar* (« Vikings ») ceux d'entre eux qui lançaient leurs expéditions guerrières par-delà les mers. Quand ils assaillirent l'Europe, entre la fin du VIII^e et la fin du XI^e siècle, leurs victimes les désignèrent par des vocables qui tenaient moins compte de leur origine géographique que de leurs exactions : des pirates, des barbares, des païens.

Les Vikings, comme on a coutume aujourd'hui de nommer l'ensemble des anciens Scandinaves, n'étaient pas uniquement les pillards sanguinaires que veulent bien décrire les chroniques contemporaines – mais ils étaient indéniablement païens (encore que certains chefs n'aient pas hésité à se convertir dès les premiers temps !).

Cela dit, ils ne nous ont guère laissé eux-mêmes de documents écrits sur leurs croyances : les runes ¹, qui leur servaient d'écriture, nous ren-

1. Les Vikings utilisaient une écriture faite de seize signes ou « runes », qui leur permettait de transcrire leur langue de façon assez imparfaite. Il existait plusieurs variantes du *futhork* – l'alphabet runique, ainsi appelé du nom de ses six premiers signes. Nombreuses sont les pierres érigées à la mémoire d'un chef défunt, dont l'inscription en runes est souvent guidée par deux traits dont la courbe forme le corps d'un serpent, orné d'une tête et d'une queue. De petits objets sont aussi gravés de runes et

seignent fort peu en la matière. Toutefois le plus long texte runique que nous connaissions, gravé sur la pierre de Rök, dans l'Östergötland (en Suède), érigée au début du IX^e siècle par un chef local à la mémoire de son fils, comporte des extraits de mythes et de légendes, et même une invocation au dieu Þórr. Et les pierres historiées de l'île de Gotland, qui datent de la même époque, représentent quantité de scènes mythologiques et héroïques : citons par exemple celle de Tjängvide, dont la scène supérieure a été interprétée comme décrivant la Valhöll, où arrive un guerrier, voire le dieu Óðinn, monté sur son cheval à huit jambes et accueilli par une valkyrie ; ou encore celle de l'église d'Ardre, où l'on reconnaît, outre la Valhöll en haut, la légende du forgeron Völundr et, dans la partie inférieure, à gauche, peut-être Þórr tentant de pêcher le serpent de Miðgarðr.

D'ailleurs la lutte entre le dieu et le serpent est également représentée sur la pierre d'Altuna, dans l'Uppland (en Suède), sur celle de Hørdum, dans le Jutland (au Danemark), ou encore sur celle de Gosforth au Cumberland (en Angleterre) : ces mythes étaient donc connus de tous les Scandinaves, sous une forme orale, dès le début de l'époque viking. De même, la légende du héros Sigurðr, vainqueur du dragon Fáfnir, s'est trouvée gravée aussi bien en Suède, sur le rocher de Ramsund (dans le Södermanland), qu'en Norvège, sur le portail de l'église de Hylestad (dans le Setesdal), et dans l'île de Man, sur la croix de Malew.

L'archéologie, pour sa part, nous fournit de précieuses indications sur les croyances et, avant tout, sur les coutumes funéraires. La crémation et l'inhumation sont bien attestées à l'époque viking, la seconde paraissant toutefois plus répandue (sauf en Suède). Les nécropoles de l'Uppland (comme celle de Birka) aussi bien que les imposants tertres de Jelling (au Danemark), de Borre, Gokstad ou Oseberg (en Norvège), pour ne prendre que ces exemples, et le riche mobilier funéraire mis au jour (y compris les petits objets, marteaux de Þórr, amulettes et pendentifs représentant ou symbolisant telle ou telle divinité), nous donnent une idée assez achevée des pratiques des Vikings².

En Scandinavie, il faut donc attendre la fin de l'époque viking pour disposer de sources consignées par écrit : les plus anciennes ne remontent pas au-delà du XII^e siècle, bien qu'elles puissent être fondées

il est probable que cette écriture a également servi à fixer des messages sur des bouts de bois.

2. À l'archéologie s'ajoutent la toponymie et l'anthroponymie, aux données desquelles nous ferons également appel : l'étude des noms de lieux et de personnes montre en effet la place que tenait en Scandinavie un dieu dont le nom entre dans la composition de ces mots.

sur des traditions antérieures authentiques. Comme leurs auteurs étaient chrétiens – le christianisme s’était implanté en Scandinavie à partir des ^x^e et ^{xi}^e siècles – ils ont nécessairement transcrit leur propre mode de pensée, qui est venu s’ajouter au décalage dans le temps.

Pour présenter les dieux des Vikings, nous nous efforcerons, dans un premier temps, de « raconter » les mythes scandinaves qui les mettent en scène, puis, dans un second temps, de décrire les pratiques religieuses dont ils faisaient l’objet. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur les nombreuses sources médiévales écrites, essentiellement scandinaves, dont la longue énumération qui va suivre a pour but de les situer entre elles et dans leur contexte. De quelles sources s’agit-il ?

Ce sont, en premier lieu, les poèmes eddiques. La majeure partie d’entre eux (une trentaine) est regroupée dans un manuscrit du ^{xiii}^e siècle (le *Codex Regius*), auquel on donne généralement le nom d’*Edda poétique*. Ces poèmes, dont la composition (orale) s’est échelonnée sur près de cinq siècles, surtout en Norvège et en Islande, mais peut-être aussi depuis les archipels écossais jusqu’au Groenland, sont anonymes et classés, dans le manuscrit, en poèmes mythologiques d’une part et en poèmes héroïques d’autre part (ces derniers traitant des héros de l’« Antiquité » germanique). Quelques autres poèmes eddiques ont également été transcrits dans des manuscrits islandais ou encore cités dans certaines sagas.

Le plus beau et le plus célèbre est la *Völuspá* (« prédiction de la voyante ») : il n’est pas étonnant qu’il ouvre le *Codex Regius*. Son auteur, sans doute païen, était déjà conscient vers l’an 1000 des nouvelles valeurs chrétiennes. Dans ce poème, la voyante (*völva*) se livre à de formidables prophéties sur l’histoire du monde, des origines à sa destruction finale, qui sera suivie d’une résurrection de la vie.

Les trois poèmes suivants concernent Óðinn. Les *Hávamál* (« dits du Très-Haut ») combinent au moins six poèmes composés, à l’origine, à différentes époques. Le premier, le plus ancien, date du ^x^e siècle : c’est une leçon de sagesse et de prudence, un art de vivre énoncé par Óðinn. Dans le cinquième, appelé *Rúnatal* (« dénombrement des runes »), Óðinn explique comment il a acquis la science des runes, porteuses de pouvoirs magiques. Le sixième ou *Ljóðatal* (« dénombrement des lais ») comporte les dix-huit charmes qu’Óðinn se vante de pouvoir exécuter.

Les *Vafþrúðnismál* (« dits de Vafþrúðnir »), second poème consacré à Óðinn, sont une joute verbale entre le géant Vafþrúðnir et Óðinn, dissimulé sous le nom de Gagnráðr (« bon conseiller ») : leurs répliques reprennent l’histoire du monde et des dieux. Ce poème, sans doute norvégien, date du début du ^x^e siècle. Dans les *Grímnismál* (« dits

de Grímnir »), Óðinn, qui se fait appeler ici Grímnir (« masqué »), expose la science sacrée qu'il a obtenue après être resté huit jours entre des feux, sans boire ni manger.

Vient ensuite un poème intitulé *Skírnismál* (« dits de Skírnir »), qui traite de la passion amoureuse du dieu Freyr pour une fille de géant, Gerðr, qui ne cédera que sous le flot des imprécations proférées par Skírnir, le serviteur de Freyr. Et la *Lokasenna* (« les sarcasmes de Loki ») est un poème vraisemblablement composé dès le x^e siècle, dans lequel Loki tourne les dieux en dérision.

Enfin, quatre poèmes du *Codex Regius* concernent Þórr. La *Hymiskviða* (« chant de Hymir ») remonte peut-être à la fin du x^e siècle et raconte, entre autres, comment Þórr reprit au géant Hymir un chaudron pour brasser la bière et tenta de pêcher le serpent de Miðgarðr. Dans la *Prymskviða* (« chant de Prymr ») – composée au xiii^e siècle, mais peut-être beaucoup plus ancienne ? – Þórr se déguise en femme pour pouvoir reprendre son marteau que lui a volé le géant Prymr. Les *Alvíssmál* (« dits d'Alvíss »), qui pourraient dater du xi^e siècle, montrent Þórr en train de mettre à l'épreuve la science du nain Alvíss (« omniscient »). Et dans le *Hárbarðsljóð* (« lai de Hárbarðr »), du x^e ou xi^e siècle, Þórr se voit refuser le passage d'un détroit par Hárbarðr (« barbe grise »), qui n'est autre qu'Óðinn déguisé, et ils s'injurient copieusement.

Au nombre des principaux poèmes mythologiques qui ne figurent pas dans le *Codex Regius*, il y a la *Rígsþula* (« chant de Rígr »), poème composé peut-être dès le x^e siècle, qui entend expliquer la division de la société en trois classes et figure dans un manuscrit (*Codex Wormianus*) datant d'environ 1400. Le *Hyndluljóð* (« lai de Hyndla ») se trouve dans le *Flateyjarbók* (autre manuscrit datant d'environ 1390) : c'est un poème composite dont la dernière partie est qualifiée de *Völuspá* « brève ». Les *Baldrsdraumar* (« rêves de Baldr ») montrent Óðinn consultant au royaume des morts une voyante qui lui révèle le sort de Baldr, et les *Fjölsvinnsmál* (« dits de Fjölsviðr »), poème uniquement conservé dans un manuscrit sur papier du xvii^e siècle, mais qui pourrait dater du xii^e, sont un dialogue entre un voyageur déguisé et le mystérieux Fjölsviðr.

Les poèmes héroïques du *Codex Regius* traitent avant tout des légendes de Sigurðr³ et de son épouse Guðrún. Un ensemble de poèmes, initialement indépendants, ont pour héros deux Helgi différents : il existe deux versions de la *Helgakviða Hundingsbana* (« chant

3. Les légendes de Sigurðr ont précédé celle des Nibelungen en Allemagne. Sigurðr est devenu Siegfried dans le *Nibelunglied*, qui date d'environ 1200.

de Helgi, meurtrier de Hundingr ») et le troisième poème s'intitule *Helgakviða Hjörvarðssonar* (« chant de Helgi, fils de Hjörvarðr). Après la *Grípisspá* (« prédiction de Grípir »), où Grípir prédit l'avenir au jeune Sigurðr, trois poèmes évoquent sa jeunesse : les *Reginismál* (« dits de Reginn »), qui mettent en place le thème de la malédiction de l'or ; les *Fáfnismál* (« dits de Fáfnir »), où il tue le dragon Fáfnir ; et les *Sigrdrífumál* (« dits de Sigrdrífa »), où Sigurðr tire de son sommeil magique Sigrdrífa (Brynhildr), qui lui dévoile les runes sacrées et le conseille. La mort de Sigurðr, honteusement assassiné, et celle de Brynhildr sont décrites dans la *Sigurðarkviða in skamma* (« chant bref de Sigurðr »), et il subsiste un fragment d'une autre *Sigurðarkviða*.

Deux versions d'une *Guðrúnarkviða* (« chant de Guðrún ») montrent la douleur et la colère de Guðrún, tandis qu'une troisième introduit les légendes d'Atli – tout comme l'*Oddrúnargrátr* (« lamentation d'Oddrún »). Guðrún est la figure centrale : on la voit épouser et tuer Atli dans l'*Atlakviða* (« chant d'Atli »), de même que dans les *Atlamál* (« dits d'Atli ») ; et, dans les *Hamðismál* (« dits de Hamðir ») – le plus ancien de tous les poèmes héroïques de l'*Edda*, composé à la fin du IX^e siècle –, elle entend venger la mort de sa fille, Svanhildr, que le roi Jörmunrekkr a fait piétiner par ses chevaux.

Mentionnons encore la *Völundarkviða* (« chant de Völundr »), autre poème héroïque qui associe une intrigue idyllique et une terrible vengeance, le tout sous couvert de magie. Toujours est-il que certains de ces héros sont la réminiscence (déformée et remaniée) de personnages historiques : Sigurðr rappelle Sigebert, le roi mérovingien assassiné par les hommes de main de Frédégonde ; Jörmunrekkr, Ermanaric, le roi des Goths et Gunnar, Gundaharius, le roi burgonde ; enfin Atli n'est autre qu'Attila, le roi des Huns.

L'ensemble des poèmes eddiques, et tout particulièrement les poèmes mythologiques, est une mine d'information sur les mythes nordiques. Certes, il a dû exister bien d'autres poèmes : leur disparition explique nombre d'allusions souvent obscures. En outre, ils ne remontent pas tous à l'époque préchrétienne et les plus récents témoignent d'une mentalité différente de l'esprit d'origine. Il n'en reste pas moins que ce qui est conservé est extrêmement précieux.

Une seconde source est tout aussi précieuse et porte le même nom : l'*Edda*, mais il s'agit d'un ouvrage en prose, que nous devons à Snorri Sturluson, homme de lettres mais aussi homme politique de l'Islande du début du XIII^e siècle. L'*Edda* de Snorri, rédigée entre 1220 et 1230, est une sorte de manuel d'initiation à la mythologie et aux figures poétiques à l'attention de ses contemporains qui, christianisés depuis deux

siècles, allaient en oublier les traditions. L'ouvrage comprend un prologue et trois parties. La première, intitulée *Gylfaginning* (« mystification de Gylfi »), se présente sous la forme d'un dialogue. Gylfi, roi légendaire de Suède, déguisé en un vieillard du nom de Gangleri (« voyageur »), s'en va interroger les dieux sur leur race, leur puissance et leur destin. Trois d'entre eux – qui se font appeler Hár (« Très-Haut »), Jafnhár (« Également-Haut ») et Þriði (« troisième ») – répondent à ses questions en détail. Lorsque s'achève l'entretien, la demeure divine disparaît et il s'avère que Gylfi a été victime d'une illusion. Qu'à cela ne tienne, il nous reste un exposé en bonne et due forme sur la mythologie nordique, entrecoupé de strophes citées à l'appui.

Dans la deuxième partie, les *Skáldskaparmál* (« art poétique »), Snorri passe en revue les références, souvent d'ordre mythologique, dont la forme de poésie dite scaldique se doit de faire usage pour ses synonymes (*heiti*) et surtout ses métaphores (*kenningar*)⁴. Au début, Snorri a également recours à un dialogue (cette fois-ci entre Ægir et le dieu Bragi), mais il l'abandonne progressivement pour énumérer plus simplement les principales *kenningar* et donner des listes de *heiti*. Quoi qu'il en soit, la plupart de ces images poétiques s'expliquent par la mythologie. Moins utile de ce point de vue, la dernière partie, le *Hátatal* (« dénombrement des mètres ») est un véritable traité de métrique norroise, qui recense la centaine de mètres différents à la disposition des scaldes pour composer leurs poèmes. C'est une partie technique concernant le type et la structure des vers.

Troisième source importante d'information : la poésie scaldique elle-même. À la différence de la poésie eddique, elle est l'œuvre d'auteurs (scaldes) généralement connus, qui tantôt célèbrent un événement, une victoire ou un exploit, tantôt font l'éloge d'un prince ou d'un roi, tantôt (plus rarement) confient leurs propres émotions, tantôt interviennent dans le rituel païen. Attestée dès le VIII^e siècle, cette forme de poésie est devenue au fil des temps (et jusqu'à la fin du XIII^e siècle) spécifiquement islandaise.

4. Par exemple, au lieu d'*orrosta* (« bataille »), le scalde préférera les mots *róma*, *dyn*, *gnýr* (qui évoquent le bruit), *morð*, *víg* (la tuerie), *dólg* (la haine), etc. Ce sont là quelques *heiti* pour « bataille ». Au lieu de *gull* (« or »), le scalde préférera *Rinar bál* (« la flamme du Rhin » – allusion à la légende du trésor des Niflungar mentionnée dans l'*Atlakviða*), *Freyju tár* (« les larmes de Freyja » – allusion au fait que la déesse Freyja pleurait des larmes d'or), *meldr fágly jáðra þýja Fróða* (« la farine des servantes tristes de Fróði » – allusion aux géantes Fenja et Menja que le poème eddique *Grótasöngur* décrit en train de moudre de l'or sur le moulin magique du roi Fróði), etc. Ce sont là quelques *kenningar* pour « or ».

Par leurs thèmes ou leurs intentions, tout comme par leurs tournures linguistiques, les scaldes nous apportent un riche complément d'information sur les mythes et les rites, d'autant plus précieux lorsqu'ils ont eux-mêmes vécu avant l'époque chrétienne.

Les scaldes les plus anciens sont surtout norvégiens. Bragi Boddason vécut au début du IX^e siècle. Une vingtaine de strophes de sa *Ragnarsdrápa* (« poème de Ragnarr ») sont citées dans l'*Edda* de Snorri et décrivent des scènes mythologiques peintes sur un bouclier ; entre autres, celle de Þórr manquant de pêcher le serpent de Miðgarðr.

Porbjörn hornklofi, ami du roi Haraldr hárfagri (« à la belle chevelure »), nous a laissé un *Haraldskvæði* (« poème de Haraldr ») en son honneur, également appelé *Hrafnsmál* (« dits du corbeau ») car il se présente sous la forme d'un dialogue entre une valkyrie et un corbeau.

Þjóðólfr des Hvínir, autre contemporain du roi Haraldr hárfagri, a poursuivi cette tradition en décrivant dans sa *Haustlög* (« longueur d'automne ») les scènes d'un bouclier : l'enlèvement d'Iðunn et le combat de Þórr contre le géant Hrungnir. Il est aussi l'auteur de l'*Ynglingatal* (« dénombrement des Ynglingar »), poème généalogique sur l'ancienne dynastie de Suède, les Ynglingar, et leurs origines divines – que Snorri cite strophe par strophe, en le commentant, dans son *Ynglinga saga* (« saga des Ynglingar »).

Il nous reste neuf strophes des *Eiríksmál* (« dits d'Eiríkr »), poème à la mémoire du roi Eiríkr blóðøx (« à la hache sanglante »), composé vers 954 par un inconnu, probablement norvégien, qui décrit l'arrivée du roi à la Valhöll. Eyvindr skáldaspillir (« pilleur de scaldes »), le dernier grand scalde norvégien, s'inspire des *Eiríksmál* pour composer ses propres *Hákonarmál* (« dits de Hákon ») à la mémoire du roi Hákon góði (« le bon »), et imite l'*Ynglingatal* pour composer son *Háleygjatal* (« dénombrement des Háleygjar »), poème généalogique faisant descendre les princes de Hálogaland d'un fils d'Óðinn et de la géante Skaði.

Après Eyvindr (mort vers 990), la plupart des scaldes que nous connaissons sont islandais. Einarr Skálaglamm (vers 945-995), le plus païen d'entre eux, est l'auteur de la *Vellekla* (« disette d'or ») en l'honneur du jarl Hákon, que Snorri cite souvent dans la *Heimskringla*. Úlfr Uggason évoque, vers 985, les décors mythologiques de la magnifique demeure d'Óláfr pár (« le paon ») dans sa *Húsdrápa* (« poème de la maison ») : le bûcher funéraire de Baldr, Loki et Heimdallr rivalisant pour la possession du collier de Freyja, Þórr et le serpent. Eilífr Guðrúnarson, dans sa *Þórsdrápa* (« poème de Þórr »), également de la fin du X^e siècle, évoque la visite de Þórr à Geirrþøðr, peut-être aussi à partir d'un décor. Kormákr Ögmundarson (vers 935-970) est l'auteur de nom-

breuses strophes amoureuses, mais on lui attribue aussi une *Sigurðar-drápa* (« poésie de Sigurðr ») en l'honneur du jarl Sigurðr des Hlaðir, dont les quelques demi-strophes conservées renvoient à des mythes. De même Hallfreðr vandræðaskáld (« le scalde difficile ») fut malheureux en amour, mais il fut aussi l'ami du roi Óláfr Tryggvason, qui exigea son baptême. Hallfreðr composa une *Óláfsdrápa* (« poème d'Óláfr »).

Egill Skalla-Grímsson (vers 910-990), héros de la saga qui porte son nom (sans doute rédigée par Snorri Sturluson), est surtout célèbre pour trois longs poèmes : le *Höfuðlausn* (« rachat de la tête »), composé pour échapper aux mains du roi Eiríkr blóðøx, l'*Arinbjarnarkviða* (« poème d'Arinbjörn »), en l'honneur de son meilleur ami, et la *Sonatorrek* (« perte des fils »), composée alors qu'il venait de perdre ses deux fils. Ses vers sont riches en allusion aux mythes.

Citons enfin Sighvatr Þórðarson (vers 995-1045) qui, au contraire, les évite. Ami et conseiller du roi Óláfr Haraldsson (le futur saint Óláfr), il nous a laissé quantité de poèmes, entre autres les *Víkingarvísur* (« strophes des Vikings »), les *Austrfararvísur* (« strophes du voyage à l'est »), sur une mission diplomatique en Suède, et une *Erfidrápa Óláfs* (« poème funéraire à la mémoire d'Óláfr »).

La poésie scaldique est intimement liée à la mythologie et, en définitive, presque chaque *kenning* illustre un mythe. Notre quatrième grande source d'information, en revanche, porte davantage sur le culte et les pratiques rituelles : ce sont les sagas.

Les sagas sont des textes en prose, écrits entre la fin du XII^e et la fin du XIV^e siècle, à mi-chemin entre l'histoire et la fiction : sur un fond apparemment historique, elles produisent un amas de souvenirs, de traditions, de légendes et de croyances plus ou moins authentiques selon le type de récit. Il faut dire que les auteurs de sagas (*sagnamenn*) étaient chrétiens et que, pour mettre en scène les personnages de l'époque païenne, il leur fallait reconstituer une réalité devenue lointaine, d'où la prudence dont nous devons faire preuve face à leurs affirmations.

Chronologiquement les plus anciennes, les « sagas des rois » (*konungasögur*) sont essentiellement consacrées aux rois de Norvège. Snorri Sturluson en est lui-même l'auteur de la plus belle collection : la *Heimskringla*, datant d'environ 1230. Des seize sagas de l'ouvrage, plusieurs nous sont plus particulièrement utiles. La première, l'*Ynglinga saga*, fait une présentation évhémériste des divinités païennes : Snorri s'efforce de les intégrer dans une structure historique, si bien qu'Óðinn, Njörðr et Freyr ne sont pas des dieux, mais des chefs éminents que l'on

finit par considérer comme tels ⁵. Trois autres de ces sagas sont intéressantes parce qu'elles traitent des trois étapes de la conversion (*siðaskipti*) en Norvège : vaine tentative sous Hákon góði (*Hákonar saga góða*) ; adoption du christianisme, officiellement sous Óláfr Tryggvason (*Óláfs saga Tryggvasonar*) et concrètement sous Óláfr Haraldsson (*Óláfs saga helga*, « saga de saint Óláfr »).

Citons aussi une compilation de « sagas des rois » intitulée *Fagrskinna* (rédigée vers 1220 en Norvège) et la *Saga Óláfs Tryggvasonar* (« saga d'Óláfr Tryggvason ») du moine Oddr Snorrason (écrite en latin vers 1190, mais dont il ne subsiste que la traduction norroise) – ainsi que trois sagas de la fin du XI^e siècle, dont deux traitent des archipels de l'Atlantique Nord : la *Færeyinga saga* (« saga des Féroïens »), qui relate la christianisation des îles Féroé, et l'*Orkneyinga saga* (« saga des Orcadiens »), qui couvre trois siècles de l'histoire des Orcades et des Shetland ; la troisième traite des Vikings de Jónsborg et de leur défaite face au jarl Hákon en 986 : la *Jómsvíkinga saga* (« saga des Vikings de Jónsborg »).

Un autre groupe de sagas a pour sujet l'époque de la colonisation de l'Islande ou immédiatement après : rédigées entre 1230 et 1280, elles sont en quelque sorte les biographies des plus fortes personnalités de l'Islande du X^e siècle, aussi les appelle-t-on « sagas des Islandais » (*Íslendinga sögur*). Ces sagas donnent rarement le détail des croyances ou des rites païens, exception faite de quelques-unes : l'*Eyrbyggja saga* (« saga des gens d'Eyrr »), écrite vers 1250, qui évoque, entre autres, le culte de Þórr, décrit un temple et des sacrifices, et illustre les conceptions païennes de la mort ; ou la *Hrafnkels saga* (« saga de Hrafnkell »), qui évoque quant à elle le culte de Freyr. Mais nombre de ces sagas font allusion aux anciennes coutumes, aux rites de naissance ou de funérailles, aux sacrifices et aux temples, etc. Parmi elles il faut retenir, outre les deux plus grandes, l'*Egils saga Skalla-Grímssonar* (« saga d'Egill Skalla-Grímsson »), écrite vers 1220-1230, et la *Njáls saga* (« saga de Njáll »), entre 1270 et 1290 : la *Kormáks saga* (« saga de Kormákr »), écrite vers 1220, la *Víga-Glúms saga* (« saga de Glúmr le meurtrier »), vers 1230, la *Vápnfirðinga saga* (« saga des gens du Vápnfirðir »), vers 1240, la *Laxdæla saga* (« saga des gens du Val-au-

5. Snorri fait également une présentation historicisante dans les quelques pages du prologue de son *Edda* : partant d'Adam et Ève, et passant par le déluge et l'arche de Noé, il en arrive à Troie et au roi Priam et fait des héros troyens les ancêtres des Ases, qui émigrèrent vers le nord. Comme dans l'*Ynglinga saga*, Snorri s'appuie sur le soignant rapport étymologique entre « Ases » et « Asie ».

Saumon », l'*Eiríks saga rauða* (« saga d'Eiríkr le rouge ») et la *Gísli saga* (« saga de Gísli »), écrites vers 1250, la *Vatnsdæla saga* (« saga des chefs du Val-au-Lac »), vers 1270, la *Grettis saga* (« saga de Grettir »), vers 1300, la *Þórðar saga hreðu* (« saga de Þórðr l'impétueux ») vers 1350, et quelques autres.

L'impressionnante compilation de la *Sturlunga saga* (« saga des Sturlungar ») occupe une place à part, car elle décrit les temps troublés qui aboutissent à l'annexion de l'Islande par la Norvège, en ce XIII^e siècle où vit son auteur, Sturla Þórðarson. Celui-ci a également rédigé la *Kristni saga* (« saga du christianisme »), qui évoque la conversion de l'Islande.

Il existe par ailleurs toute une série de « sagas des temps anciens » (*fornaldarsögur*) qui utilisent la matière des légendes nordiques, qu'elles puisent soit dans la poésie eddique, comme la *Völsunga saga* (« saga des Völsungar ») ou la *Hervarar saga ok Heiðreks konungs* (« saga de Hervör et du roi Heiðrekr »), soit dans le récit des aventures de héros ayant vécu avant l'âge viking, comme la *Ketils saga hængs* (« saga de Ketill hængr »), la *Gautreks saga* (« saga de Gautrekr »), la *Bósa saga ok Herrauðs* (« saga de Bósi et Herrauðr »), la *Friðþjófs saga frækna* (« saga de Friðþjófr le vaillant ») ou la *Hálfs saga ok Hálfrekka* (« saga de Hálf et Hálfrekki »).

Ajoutons-y de plus courts récits : les *þættir*, qui entrent dans les différentes catégories recensées, mais dont la plupart de ceux que nous serons amenés à mentionner sont de nature légendaire, comme le *Norna-Gests þáttur* (« dit de Gestr aux nornes »), le *Sörli þáttur* (« dit de Sörli ») ou le *Styrbjarnar þáttur Svíakappa* (« dit de Styrbjörn champion des Svíar »).

Il existe aussi un texte islandais en prose particulièrement intéressant en ce qui concerne les survivances païennes en Islande : le *Landnámabók* (« livre de la colonisation »), qui relate la colonisation de l'Islande d'environ 870 à 930, et dont nous avons plusieurs versions remontant à un original aujourd'hui disparu, vraisemblablement écrit par Ari Þorgilsson et Kolskeggr Ásbjarnarson entre 1100 et 1125. Les deux versions que nous serons essentiellement amenés à citer sont celle de Sturla Þórðarson – d'où son nom de *Sturlubók* (« livre de Sturla ») – rédigée vers 1275-1280, et celle de Haukr Erlendsson – le *Hauksbók* (« livre de Haukr ») – qui date d'environ 1306-1307.

Non moins dignes d'intérêt, les *Gesta Danorum* (« Geste des Danois »), de l'historien danois Saxo Grammaticus (vers 1150-1220), consistent en seize livres, rédigés en latin, retraçant l'histoire du Danemark depuis les temps préhistoriques jusqu'à la fin du XII^e siècle. Les

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i>	7
<i>Introduction</i>	11

Première partie : **LES MYTHES**

Chapitre premier : La Création	25
Chapitre II : Óðinn, l'Ase suprême	39
Chapitre III : Les prouesses de Þórr	53
Chapitre IV : Les trois Vanes	69
Chapitre V : Baldr, le meilleur des dieux	81
Chapitre VI : Énigmatique Heimdallr	89
Chapitre VII : Les fourberies de Loki	95
Chapitre VIII : Týr et Ullr, dieux oubliés	107
Chapitre IX : Frigg et les autres	113
Chapitre X : Les dises	121
Chapitre XI : Des dieux peu connus	127
Chapitre XII : Le Ragnarök	135

Seconde partie :
LES PRATIQUES

Chapitre premier : Les dieux les plus vénérés	145
Chapitre II : Lieux et objets de culte	159
Chapitre III : Les rites	169
Chapitre IV : Du paganisme au christianisme	185
<i>Conclusion</i>	193
<i>Éléments de bibliographie</i>	199